

BUT ET ORGANISATION
DU MUSEE POLYNESIEN

A Denise, et Robert
et Bengt

Projet par
Bengt Danielsson
docteur-ès-lettres
ethnologue

1966

P R O J E TB U T E T O R G A N I S A T I O N
D U M U S E E P O L Y N E S I E N

Il y a deux façons de déterminer le but et l'organisation d'un Musée Polynésien à Tahiti. La première est tout simplement de s'inspirer d'un musée régional français et d'en copier fidèlement toute la disposition. Ceci peut présenter des avantages pratiques puisqu'il ne demande qu'un travail de préparation minime. Toutefois, ce type de musée n'a qu'un but assez réduit, celui de conserver et, dans la mesure du possible, d'exposer des objets régionaux. Il est entièrement tourné vers le passé. En Polynésie Française, où les conditions géographiques et culturelles sont différentes de celles de la France, il me semble évident qu'il faut choisir une solution convenant à cette situation.

La seconde méthode est donc d'essayer de définir en premier lieu le plus exactement possible quels sont ces besoins spécifiques locaux. Pour éviter que cette analyse qui constituera l'essentiel du présent exposé ne prenne, comme il advient souvent, une tournure trop théorique et abstraite, il faut examiner les réalités humaines et sociales du territoire et savoir avant tout quels seront les usagers éventuels du futur musée.

Ils se divisent en trois catégories principales, qui sont:

- A. Les habitants du pays,
- B. Les chercheurs venant de l'extérieur,
- C. Les touristes.

A. LES HABITANTS DU PAYS

Ici, comme ailleurs, il existe ce qu'on appelle communément "l'homme de la rue", auquel il faut substituer en Polynésie Française, à cause des trois groupes ethniques distincts qui s'y côtoient; MM. Dupont, Tane et Cheng. Malgré leurs nombreuses différences, ils ont cependant beaucoup de traits communs, dont un qui nous concerne plus particulièrement.

C'est le mobile qui les inciterait à visiter le Musée Polynésien - le même qui attire les visiteurs des autres musées ailleurs dans le monde - la curiosité. Ou, pour l'exprimer avec plus de considération pour nos futurs clients: le désir d'en apprendre plus sur le pays et la société dans lesquels ils vivent.

Etant donné la diversité d'intérêts des groupes et des individus, une première conclusion s'impose. Le musée doit être le plus complet possible, c'est-à-dire qu'il doit comprendre les trois sections suivantes:

1. Les sciences naturelles, avec des expositions:

de collections de poissons, de coquillages, d'oiseaux, de plantes séchées, de bois, pierres et minéraux de la Polynésie Française.

Des Tableaux, cartes et maquettes, montrant la topographie des îles principales, la formation géologique des îles volcaniques et coralliennes, les courants et les vents de l'hémisphère sud, etc.

2. L'archéologie, l'ethnologie et la géographie humaine,

montrant: l'origine, les migrations et l'évolution culturelle des polynésiens orientaux, vues à la lumière des fouilles archéologiques. La vie traditionnelle des habitants de la Polynésie au moment de la découverte, étudiée par archipel, étant donné les variations ethniques très considérables. Les similitudes et différences avec les autres îles polynésiennes.

3. L'histoire de la Polynésie Française depuis la découverte

Les grandes périodes à illustrer avec des objets, des documents et des images sont naturellement:

La découverte et l'exploration, 1767 - 1797

L'influence opposée des missionnaires et des baleiniers, 1792 - 1842.

Le protectorat français, 1842 - 1880

L'époque coloniale, 1880 - 1945

Les influences nouvelles (tourisme, CEP), 1946 -

Parmi les sujets de cette section qui mériteraient une attention toute particulière et des expositions distinctes, je vois surtout:

La dynastie Pomare.

La fondation et l'évolution de la ville de Papeete.

La grande plantation d'Atimaono.

Les chinois.

Les mines de Makatea.

Les volontaires tahitiens pendant les deux guerres.

Les efforts de guerre en Polynésie Française de 1939 à 1945.

En plus de ces expositions permanentes auraient lieu, comme dans tous les musées du monde, des expositions temporaires, soit sur des thèmes ou des problèmes d'actualité (captage d'eau, route traversière), soit pour rappeler l'œuvre d'une personne (Moerenhout, Cardella, Brander, Tati Salmon) ou d'une organisation (écoles libres, S.C.O.) qui a joué un rôle important dans l'histoire du pays, soit sur ceux qui ont contribué à faire connaître le pays à l'étranger (Pierre Loti, Herman Melville).

Quant à l'aire géographique qui doit être représentée par les collections du Musée Polynésien, la meilleure politique est sans aucun doute de la limiter strictement aux archipels de la Polynésie Française. Ce n'est que plus tard, et seulement dans la mesure où les fonds le permettraient, qu'il serait utile d'essayer d'acquérir quelques objets des autres îles polynésiennes et cela dans l'unique but de montrer la distribution géographique, l'évolution différente et les modifications locales que certains objets et coutumes ont subi. Car il est beaucoup plus important et utile d'avoir un musée spécialisé conçu pour les besoins locaux - unique au monde dans son genre - que d'essayer inutilement de refaire ce qu'on a déjà accompli avec succès dans plusieurs autres musées du Pacifique. Il s'ensuit donc que le meilleur usage qu'on puisse trouver pour les objets mélanésiens, micronésiens et australiens que le vieux musée possède serait de s'en servir pour effectuer des échanges

avec des musées étrangers, en contre-partie de certains objets tahitiens et marquisiens manquant aux collections du nouveau musée. J'ajoute ici que, dans la mesure où, à l'avenir, le musée disposerait de fonds pour l'achat d'objets ethnologiques, l'endroit où ils se trouvent le plus facilement et au meilleur prix n'est plus le Pacifique mais l'Europe, au cours des ventes aux enchères qui ont lieu régulièrement dans plusieurs grandes capitales.

Puisqu'il s'agit de satisfaire les besoins intellectuels de personnes qui sont libres de s'en aller rapidement et de ne plus jamais revenir au musée si elles s'y ennuiant, il est absolument indispensable que les collections, les maquettes et les documents photographiques soient non seulement présentés de manière compréhensible, mais aussi intéressante.

C'est surtout dans ce respect que le musée actuel - faute de moyens et de personnel - a failli, car il possède une très belle collection de quelques 1 800 objets de grand intérêt, qui n'a jamais été mise en valeur, comme le catalogue d'Anne Lavondès le démontre. Pour se rendre compte des résultats spectaculaires qui peuvent être obtenus à l'aide de méthodes modernes de présentation, nous n'avons pas besoin d'aller plus loin qu'au Musée Gauguin, à Papeari, où un érudit à l'esprit inventif et un décorateur de talent ont su créer un ensemble magnifique dont la popularité est déjà définitivement prouvée par le nombre toujours croissant de visiteurs enchantés. Ajoutons qu'une catégorie particulièrement importante des usagers locaux du musée sera sans aucun doute formée des élèves des écoles publiques et privées, plus ou moins en visite commandée, d'où la nécessité de capter et de retenir l'attention du public à l'aide de techniques modernes et attrayantes ressort encore plus clairement.

En plus de M. Dupont et de sa famille, de Tane ma et du clan Cheng, il existe en Polynésie Française une catégorie de personnes pour laquelle un musée moderne bien organisé présenterait un grand intérêt. Je pense ici à l'élite professionnelle et intellectuelle du pays: professeurs, instituteurs, administrateurs, hommes de loi, chefs d'entreprise, etc., ainsi que tous les dirigeants des mouvements religieux, politiques et sportifs, qui ont continuelle-

ment besoin de renseignements précis sur l'histoire, l'économie, la démographie et la géographie du territoire. Une bonne bibliothèque leur rendrait le plus grand service, en même temps qu'elle serait indispensable pour le personnel du musée. Les services que la bibliothèque de la Société des Etudes Océaniques a pu rendre dans le passé ne sont certes pas négligeables. Tout d'abord elle contient un bon nombre d'ouvrages anciens, dont la rareté et, par conséquence, le prix de plus en plus élevé, empêchent la plupart des gens de les acquérir. Quelques uns de ces livres sont même introuvables dans les plus grandes bibliothèques du monde. Ce sont des livres, des pamphlets, des études et des journaux imprimés localement, à Papeete, Moorea ou Punaauia, depuis 1817, date de l'installation de la première presse des missionnaires. Mais, malgré ces trésors, la bibliothèque actuelle du musée souffre de lacunes énormes. Il est facile de s'en rendre compte en comparant le nombre d'ouvrages, 800, qu'elle contient avec celui de la Bibliographie de Tahiti du R.P. O'Reilly qui s'élève à plus de 10 000 titres.

Même en essayant sérieusement de combler toutes les lacunes de la bibliothèque du vieux musée, le but final à atteindre serait encore loin: la création d'un centre moderne de documentation sur la Polynésie Française où les membres de l'administration et l'élite locale puissent trouver rapidement tous les renseignements existants sur les questions qui les intéressent.

Pour parvenir à ce but, il faut:

1. Réunir une collection complète de toutes les études et ouvrages imprimés sur les îles de la Polynésie Française. Ceci peut paraître un rêve impossible à réaliser, étant donné la rareté et les prix élevés de la plupart des ouvrages anciens. (Il suffit de rappeler ici que la vente la plus récente d'une bibliothèque océanique, celle de Mr. COLES, à Melbourne, a rapporté plus de 44 000 livres sterling, c'est-à-dire 11 millions CFP et ceci pour 1 287 publications). Heureusement il est parfaitement possible de constituer une bonne bibliothèque de référence spécialisée et pratiquement complète, grâce à l'aide des méthodes modernes de reproduction, surtout l'impression dite XEROX, qui permet de faire une

copie sur papier ordinaire au prix de 4 CFP la page, quelle que soient ses dimensions.

2. Rechercher et microfilmer des manuscripts (journeaux de bord, rapports officiels, lettres, etc.) contenant des renseignements importants **sur** les îles de la Polynésie Française. Les collections les plus importantes de ces documents sont rassemblées dans des centres peu nombreux et bien connus: à Paris, au Musée de l'Homme et au Ministère de la France d'Outre-Mer, à Londres, à la London Missionary Society, au British Museum et au Public Records Office, à Sydney, à la Mitchell Library, à Canberra, à l'Australian National University (qui vient d'acquérir - pour la somme de 100 000 livres sterling - la fameuse collection de documents iconographiques et de manuscrits de Nan Kivell, sur le Pacifique du 18ème et 19ème siècle), à Rome, au quartier général des SSCC de Grottaferrara, à Oslo, au Musée Kon-Tiki qui vient d'acquérir la bibliothèque de M. Bjarne Kroepelien, la plus importante du monde (plus de 6 000 titres), consacrée exclusivement à la Polynésie Française.

Tandis que les copies des ouvrages imprimés peuvent être commandées par correspondance à une des nombreuses maisons spécialisées dans la reproduction, le choix des manuscrits à reproduire nécessite des recherches sur place, faites par un spécialiste. Il s'agit donc là d'un travail plus lent et plus coûteux, mais qui ne dépasse pas néanmoins les possibilités et les ressources d'un musée du genre envisagé.

3. Faire traduire des études importantes, publiées dans les langues étrangères, quand leur valeur est très grande pour le territoire sans que pour autant le sujet justifie une édition commerciale. Puisque les frais de ronéotypie d'une traduction dactylographiée sont réduits, il serait sûrement préférable de faire chaque fois un tirage de 50 à 100 exemplaires et en distribuer à tous les services et personnes intéressés.

Parmi les ouvrages qui méritent d'être traduits, je me bornerai à mentionner les plus récents et utiles qui sont le résultat des recherches entreprises par une équipe de chercheurs de Harvard University. Cette série comprend des études sur un quartier de Papeete, sur la socio-économie d'un village rural de Tahiti, sur la psychologie de la personnalité maohi, sur la communauté chinoise.

4. Etablir un index de tous les ouvrages scientifiques sur les îles de la Polynésie Française. C'est avec dessein que j'utilise le mot index et non fichier ou bibliographie, car un catalogue alphabétique selon l'auteur et la région géographique ne suffit pas. Ce qu'il faut, en effet, c'est un simple système de référence permettant à un non-spécialist, ne possédant pas une connaissance approfondie de la masse énorme des documents, de retrouver rapidement les renseignements qu'il désire sur le sujet qui l'intéresse. Pour réaliser à quel point cette classification est indispensable, il suffit de feuilleter Le Messager de Tahiti. Cet hebdomadaire, qui a paru sans discontinuation de 1852 à 1883, contient de nombreux articles sur la culture et l'élevage, la pêche, le commerce, l'industrie et la vie quotidienne des maohi, des chinois et des popaa. Malheureusement, ces études sont éparpillés parmi les innombrables décrets et arrêtés qui occupent la plus grande partie des 6 à 7 000 pages de ce journal. Seul un index par sujet pourrait rendre accessibles ces précieux renseignements.

Je dois ajouter que la création et le fonctionnement d'un centre de documentation seraient largement facilités par l'existence de plusieurs centres analogues dans le monde.

Ce que j'ai proposé jusqu'à maintenant, n'est cependant qu'une version plus moderne et perfectionnée du vieux musée de Papeete qui existe miraculeusement depuis bientôt 50 ans, grâce aux efforts courageux, pour ne pas dire héroïques, de quelques membres dévoués de la Société des Etudes Océaniques. Si Tahiti était resté une petite colonie statique, isolée du reste du monde, avec

une population peu nombreuse et peu évoluée, il aurait peut-être suffi de refaire un musée du même genre, destiné essentiellement à conserver les collections d'objets et de livres, tout simplement en lui donnant un nouveau cadre, plus grand, plus esthétique et fonctionnel. Mais, dans la situation présente, avec l'accroissement de plus en plus rapide des trois groupes ethniques, la construction d'un aéroport de classe internationale et l'implantation brusque du Centre d'Expérimentation du Pacifique, il est nécessaire de faire plus et mieux. Car ce qui caractérise l'évolution du Territoire depuis quelques années ce n'est pas seulement un "boom" économique mais aussi la désintégration rapide des structures sociales tahitiennes, des valeurs traditionnelles et de la morale civique, solidement basée jusqu'alors sur l'enseignement biblique. En conséquence inévitable, des maux sociaux typiques des sociétés dites civilisées et auparavant inconnus en Polynésie Française, tels que l'agression aveugle, la délinquance juvénile et la formation d'un prolétariat, ont fait leur apparition. Pour résoudre tous ces nouveaux problèmes, il faut avant tout les étudier de manière scientifique et suivie. Seule une équipe de savants spécialisés peut nous apporter la connaissance solide dont nous avons besoin.

En même temps que je rends très volontiers hommage aux nombreux chercheurs français et étrangers qui, en mission temporaire en Polynésie Française, ont contribué de manière très importante à la connaissance scientifique du pays, je suis obligé de souligner avec force que le Territoire ne pourra pas continuer à dépendre à l'avenir d'une aide extérieure occasionnelle et sans aucune coordination ou plan d'ensemble, pour trouver des solutions à ses graves problèmes. Seuls des chercheurs occupant un poste permanent en Polynésie Française et connaissant parfaitement bien le pays peuvent étudier ces problèmes à fond et dans toutes leurs ramifications. Il est donc nécessaire d'élargir le cadre des activités du futur musée afin qu'il devienne aussi un centre de recherches pour les sciences sociales et humaines.

J'ajoute - afin de rester dans le cadre que j'ai choisi pour présenter mes idées - que ceci rendrait le musée utile à toute la population, même celle qui n'y pénétrerait jamais...

Je prévois déjà deux objections. La première peut-être formulée ainsi: est il vraiment nécessaire de combiner le musée avec un institut de recherches? Je ne crois que oui pour deux bonnes raisons. D'abord parce que l'expérience a prouvé maintes fois dans tous les grands pays du monde qu'un musée sans chercheurs est incapable de s'agrandir et de jouer un rôle actif dans la société. Ensuite, à cet argument d'ordre culturel, s'y ajoute un autre aussi important et d'ordre pratique: il est beaucoup plus économique de réunir les conservateurs de musée et les chercheurs dans un même lieu que de créer pour eux deux organismes séparés, chacun avec ses bâtiments, son personnel administratif et son service d'entretien.

La deuxième objection me sera certainement faite par ceux qui s'étonneront que je limite les activités de ce musée-institut aux sciences sociales et humaines. Si le développement de ces disciplines me semble le plus important, c'est qu'en Polynésie Française les conditions de vie des êtres humains se transforment actuellement plus rapidement que celles des plantes et des animaux. D'autre part, il existe déjà dans le Territoire plusieurs organismes, tels que l'Institut de Recherches Médicales, le Service de l'Agriculture, l'ORSTOM, et l'IFO, qui poursuivent des recherches dans les sciences naturelles. Mais je ne vois, bien sûr, aucun empêchement d'ordre scientifique ou administratif pour inclure aussi parmi les chercheurs du musée des botanistes, des ichtyologues, des géologues, etc., si, un jour, les fonds publics le permettraient.

Afin que ces propositions gardent le caractère réaliste et réalisable que j'ai voulu leur donner, j'indiquerai ici avec le plus de précision possible les chercheurs dont le Territoire, à mon avis, a le besoin le plus urgent. Ce sont:

1. Un ethnologue spécialisé dans l'étude de l'acculturation.

Jusqu'à maintenant presque tous les ethnologues qui ont fait des recherches dans les îles polynésiennes, françaises ou autres, se sont intéressés exclusivement aux vestiges du

passé et, lorsqu'ils se sont trouvés devant des objets ou des coutumes d'origine européenne, ils les ont délibérément exclus de leur étude. Cette attitude était bien naturelle, étant donné les transformations rapides et profondes des sociétés autochtones depuis la découverte. La tâche la plus importante était donc de les étudier et décrire avant qu'il ne soit trop tard.

Petit à petit, certains ethnologues sont cependant parvenus à une conception différente du but de leurs recherches. Ils ont réalisé qu'il est aussi important et intéressant d'étudier ces transformations elles-mêmes et de savoir pourquoi et comment les sociétés indigènes ont été influencées au contact d'autres peuples, européens ou asiatiques. En Polynésie Française, où trois groupes ethniques cohabitent, chacun composé de nombreux sous-groupes aux traits distinctifs, très peu d'études d'acculturation ont été faites jusqu'à présent, malgré leur évidente utilité. C'est pour cela que je place un spécialiste de ce genre en tête de ma liste.

2. Un sociologue spécialisé dans la pathologie sociale.

L'émigration massive vers la ville, durant ces dernières années, a causé de nombreux problèmes, non seulement au pôle d'attraction, Papeete, mais aussi dans les districts et les îles périphériques, d'où sont partis ces émigrants. Car, si la capitale souffre d'une espèce d'éléphantiasis sociale, les autres régions de la Polynésie Française souffrent d'une atrophie économique aussi alarmante. Afin de pouvoir résoudre ces problèmes, il faut avoir préalablement une bonne connaissance de tous les aspects de la vie quotidienne de ces populations (composition familiale, autorité paternelle, source de revenus, répartition du travail, nourriture, distractions, etc., etc.) Or, si peu d'études de ce genre ont été faites qu'il n'est pas exagéré de dire que nous savons mieux comment les tahitiens vivaient à la découverte, il y a deux cents ans, qu'aujourd'hui. Les autorités locales ont

bien compris la nécessité d'une étude sociologique complète puisqu'elles ont demandé avec insistance l'envoi d'une équipe de spécialistes de la métropole. Il y a toutes raisons de croire qu'une telle mission scientifique parviendra à faire une étude de base fort utile, mais l'état fluide de la société tahitienne actuelle amènera vite de nouveaux problèmes qui nécessiteront l'attention permanente d'un sociologue résident en Polynésie Française.

3. Un historien qui, par ses recherches, nous fournira les connaissances du passé indispensables pour la compréhension des problèmes actuels.

Les rares historiens professionnels qui se sont intéressés aux îles de la Polynésie Française, les ont presque toujours traitées comme des jetons dans le jeu politique international et n'ont jugé l'importance des événements qu'à l'échelle européenne. Des études de ce genre sont naturellement d'un grand intérêt et d'une utilité certaine, mais il est grand temps de suivre l'exemple des historiens anglo-saxons et d'entreprendre aussi des études sur l'histoire locale de chaque archipel du Pacifique. De plus, il est très souhaitable que les recherches futures soient orientées vers l'histoire culturelle et sociale plutôt que vers l'histoire purement politique. Un historien local pourrait aussi contribuer à sauver des documents de grande valeur qui disparaîtraient autrement. Car il existe sur place des pièces administratives, des manuscrits, des lettres, des journaux et des photos, appartenant à des personnes privées qui, trop souvent, ont la fâcheuse habitude de les détruire aussitôt qu'ils commencent à être abîmés par l'humidité, les termites ou les rats. Finalement, il ne faut pas oublier que l'histoire se fait tous les jours et qu'il est d'une importance capitale de recueillir méthodiquement les témoignages de ceux qui ont été mêlés aux événements importants du pays. L'histoire des effets sur la Polynésie Française de la dépression des années 30 et de la dernière guerre, pourrait, par exemple,

être encore reconstituée dans tous ses détails, si l'on recueillait les souvenirs de ceux qui l'ont vécue.

4. Un linguiste spécialisé dans l'étude des langues polynésiennes.

Si l'on veut résumer brièvement la situation actuelle en Polynésie Française, on constate un fait essentiel qui peut être admiré ou déploré, selon le cas, mais non ignoré. C'est la survivance et l'usage généralisé du tahitien, même après cent vingt-cinq années de scolarisation française. Il suffit de rappeler ici les chiffres du recensement de 1962: seulement 6 000 personnes sur les 47 000 âgées de plus de 15 ans - ou environ 13 % de la population totale - ignorent complètement le tahitien. Il est indéniable que le nombre de personnes qui se servent du français comme seconde langue s'accroît chaque année, mais ceux qui le parlent couramment et correctement sont encore rares. D'autre part, les 87 % de la population qui utilisent exclusivement ou principalement le tahitien comme langue vernaculaire, le parlent presque aussi mal que le français. La raison de cette dégradation, paradoxale à l'égard de la vitalité de la langue, est tout simplement qu'il n'existe pas d'enseignement ou de livre d'école permettant aux tahitiens d'apprendre leur propre langue.

Dans cette situation complexe qui durera sûrement - qu'on le veuille ou non - pendant encore plusieurs générations, les services d'un spécialiste des langues polynésiennes seraient donc doublement utiles. Sa première tâche, la plus importante, serait d'entreprendre, en collaboration avec les autochtones les plus qualifiés, une étude minutieuse de la structure grammaticale, de la phonétique et du vocabulaire de tous les dialectes parlés en Polynésie Française. Il serait particulièrement important de commencer immédiatement un dictionnaire de la langue tahitienne, car les deux seuls publiés jusqu'à nos jours, celui du missionnaire protestant Davies et celui de l'évêque Jaussen, sont très incomplets et erronés et n'indiquent même pas des caractéristiques aussi essentielles que le coup de glotte et

la longueur de voyelles.

L'aide qu'un linguiste peut apporter à l'enseignement et à la diffusion de la langue française est aussi très importante. Il est un fait évident qu'on oublie trop souvent: c'est qu'il est nécessaire de bien connaître les langues polynésiennes pour bien enseigner le français car, sinon comment pouvoir expliquer et vaincre les difficultés spéciales auxquelles se heurtent les élèves des écoles à Tahiti, aux Marquises ou aux Tuamotu?

Beaucoup d'autres recherches et enquêtes d'utilité pratique pourraient être également confiées à ce linguiste. Je pense en premier lieu à une étude des noms de terres cadastrées, ainsi qu'à une étude des substitutions curieuses et fâcheuses que subissent les noms propres dans les états-civils.

Inutile de dire que de telles études pourraient considérablement faciliter la solution des problèmes fonciers.

5. Un archéologue spécialisé dans l'étude de la préhistoire de la Polynésie Française.

Les fouilles récentes entreprises aux îles de la Société, aux Australes et aux Marquises, par les archéologues du Bishop Museum et de l'ORSTOM, ont clairement démontré deux faits. D'abord que, contrairement à ce qu'on s'est toujours imaginé, le sol de nos îles contient suffisamment d'objets et d'ouvrages anciens pour permettre aux savants, à l'aide d'analyses au carbone 14, de reconstituer la préhistoire avec une grande précision. Ensuite que de nombreux éléments nécessaires à cette reconstitution passionnante (fondations de maisons et de marae, objets divers, in situ), sont sur le point de disparaître rapidement et irrémédiablement à la suite de tous les travaux de remblais, nivellement et terrassement actuellement en cours. La création d'un poste permanent d'archéologue en Polynésie Française aurait donc comme premier résultat l'excavation, entreprise à temps, de sites importants, menacés par la modernisation.

En plus, il pourrait aussi enrichir les collections du Musée d'une autre manière, aussi efficace que simple, en essayant d'acquérir les objets trouvés par des particuliers. Si je souligne spécialement ce procédé banal, c'est parce qu'il existe en effet dans le Territoire un nombre très important d'antiquités polynésiennes qui font partie de collections privées, ornent des maisons ou sont tout simplement abandonnées dans un coin sombre ou un placard. Pour les découvrir et les acheter, il faut un spécialiste qui soit capable non seulement de distinguer immédiatement les pièces importantes mais aussi qui, libre de tout travail administratif, puisse parcourir régulièrement les districts et les îles et négotier patiemment avec les propriétaires. Les seules personnes qui, jusqu'à maintenant, en ont eu le loisir et les moyens ont été les touristes, les yachtsmen et les explorateurs-conférenciers qui ont réussi, malheureusement bien trop souvent, à s'accaparer et à emporter des pièces rares, perdues ainsi à jamais pour le Territoire et pour la science.

Puisque je n'ai parlé jusqu'à maintenant presque exclusivement que de l'importance et de l'utilité de réunir des documents de toutes sortes et d'entreprendre des recherches, je pense qu'il faut, au moins très brièvement, souligner qu'un musée-institut du genre envisagé devrait et pourrait aussi avoir une fonction éducative:

1. En publiant des livres de vulgarisation sur des sujets d'un intérêt général
2. et en organisant des cours pour certains groupes professionnels tels que fonctionnaires, instituteurs, artisans et marchands de curiosités et, enfin et même en premier lieu, pour les chauffeurs de taxis et les guides de touristes, dont la connaissance de l'histoire et de la culture tahitienne est souvent d'un niveau lamentablement bas.

B. LES CHERCHEURS VENANT DE L'EXTERIEUR

Il y a dans le monde un nombre considérable de chercheurs qui s'intéressent aux îles du Pacifique. Le nombre de participants aux grands congrès internationaux pan-pacifiques qui se tiennent tous les cinq ans, en est la meilleure preuve. Il dépasse maintenant largement les deux mille malgré qu'évidemment tous les spécialistes ne puissent y assister chaque fois. Le nombre grandissant d'études sur la Polynésie Française lors de ces congrès, ou publiées dans des revues spécialisées, nous montre également que beaucoup de ces chercheurs s'intéressent plus particulièrement à nos différents groupes d'îles. Toutes ces études apportent de nouveaux éléments dans tous les domaines scientifiques, allant de l'anthropologie à la zoologie. La grande majorité de ces hommes de science sont dépourvus de tout esprit sectaire et chauvin et disposés à collaborer avec des collègues étrangers et à faire des échanges de documents et de collections. Beaucoup ont une longue expérience, acquise au cours des recherches précédentes qu'ils ont faites dans d'autres îles du Pacifique où les conditions et les problèmes ressemblent à ceux de la Polynésie Française. Il y a donc toutes raisons d'attirer ces chercheurs bénévoles et de faciliter leurs travaux ici.

Bien que, pendant leur séjour, ils puissent profiter, eux aussi, des services déjà énumérés du musée (collections, centre de documentation), créés surtout pour les habitants du pays, leur situation est très différente et ils ont avant tout besoin:

1. de contacts avec des personnes susceptibles de les aider et qu'ils ne peuvent trouver seuls,
2. d'un bureau de travail,
3. d'un logement bon marché.

La première de ces nécessités sera vite satisfaite à partir du moment où il y aura des chercheurs locaux connaissant parfaitement le pays. Il n'est certainement pas non plus difficile d'aménager un ou deux bureaux de travail modestes, réservés exclusivement aux chercheurs de passage. Reste le problème du

logement qui est actuellement, comme tout le monde le sait, particulièrement aigu à Tahiti. C'est pourquoi il serait très souhaitable de le résoudre de la manière la plus efficace et généreuse pour cette catégorie de visiteurs, en construisant dans l'enclos du musée quelques maisons d'un ou deux appartements, destinées aux hommes de science en mission temporaire en Polynésie Française. Le fait de pouvoir offrir une habitation serait le plus besoin. Même si la rentabilité ne peut pas être chiffrée en espèces, un tel investissement serait à la longue indiscutablement très profitable.

C. LES TOURISTES

Tout fait cependant penser que la majorité des visiteurs du musée sera toujours constituée par une troisième catégorie de personnes, dont l'importance pour l'avenir économique du Territoire justifiera un effort spécial. Il s'agit, bien sûr, des touristes. Ou disons plutôt des touristes et des passagers d'avions et de paquebots en transit, car ce dernier groupe de voyageurs - qui du point de vue numérique est deux fois plus grand que le premier - a d'habitude suffisamment de temps à sa disposition pour pouvoir inclure une visite du musée dans son programme, surtout si le musée se trouve dans un district proche du port de Papeete et de l'aérodrome.

Il est toujours un peu risqué de généraliser, mais il existe dans le cas actuel des statistiques et des études sérieuses permettant d'affirmer que la plupart des touristes sont des gens:

1. assez âgés et par conséquent très rarement capables de profiter des distractions sportives typiques que le pays offre et qui font la joie de ses résidents, c'est-à-dire la pêche sous-marine à l'arbalète ou à la canne en haute mer, le ski nautique et les excursions en montagne.
2. avec une grande curiosité, ayant le plus souvent l'ambition admirable mais difficilement réalisable de vouloir tout apprendre sur l'île de leurs rêves, en quelques jours ou même en quelques heures.
3. très exigeants et gâtés par les attentions que les services touristiques perfectionnés et efficaces leur ont prodigués ailleurs. Habités à suivre un guide professionnel compétent qui leur indique à chaque instant ce qu'il faut voir et en penser, ils ne voient plus rien et s'ennuient s'ils sont laissés à leur propre initiative. C'est le cas de ces touristes à qui je demandais ce qu'ils avaient vu pendant leur tour de l'île en taxi, avec un chauffeur ne parlant pas leur langue. Leur réponse fut courte et succincte: "Des cocotiers!"

La conclusion qui s'impose, c'est que le Musée Polynésien pourrait constituer une distraction idéale, tout à fait à la portée des touristes en général. Si le choix et la présentation de collections du nouveau musée se font d'une manière intelligente et avec l'aide de toutes les techniques modernes, une visite des salles d'exposition plaira sûrement autant aux touristes qu'aux habitants du pays. Mais cela ne veut pas dire que les intérêts des deux groupes sont absolument identiques. D'autre part, leurs connaissances ne sont pas les mêmes non plus. Il y a, par exemple, beaucoup d'activités et d'objets traditionnels très simples qui émerveillent les touristes mais ne nous impressionnent aucunement puisqu'ils font partie intégrante de notre vie quotidienne. On pourrait bien sûr ajouter quelques salles d'exposition conçues spécialement pour les touristes. Mais cela serait une mauvaise solution pour des raisons d'ordre psychologique et pratique. C'est un fait bien connu qu'une visite de musée, si bien organisé celui-ci soit-il, fatigue mentalement et physiquement dès qu'un certain nombre de salles est dépassé. De plus, dans le cas présent, beaucoup des activités et des objets intéressants surtout les touristes sont d'une telle ampleur qu'il faudrait pour les présenter des salles extrêmement vastes et par conséquent coûteuses. Il ne faut pas oublier non plus que presque tous les touristes ont des photographes acharnés et qu'il faut leur offrir des motifs spectaculaires, présentés dans un cadre plus vivant et naturel qu'une salle de musée.

La solution permettant de satisfaire ces exigences est heureusement assez simple et n'engagerait que des frais relativement modestes. C'est tout simplement de créer une extension du musée en plein air. Les musées de culture paysanne d'Europe, ainsi que les villages polynésiens d'Havaii, dont le succès a été très important et rapide, peuvent nous servir d'inspiration. Mais, en même temps, les conditions locales nécessitent une fois de plus certaines adaptations. Les éléments principaux de cette section en plein air devraient par conséquent comprendre:

1. Des maisons de style traditionnel, typiques pour chaque archipel. Par chance, chacun des cinq archipels qui forment aujourd'hui la Polynésie Française possédait dans les temps anciens un style architectural bien distinct et et souvent même très original (par exemple, la case marchisienne asymétrique). Un village ainsi composé offrirait donc un spectacle très varié et intéressant.
2. Des pétroglyphes et des tiki originaux qui existent encore dans quelques endroits cachés et inaccessibles des îles, ainsi que des copies exactes, en pierre et en bois, des plus belles sculptures tahitiennes, australes et marquisiennes, qui se trouvent dans les musées d'Europe, d'Amérique et de Nouvelle Zélande.
3. Des plantes et des arbres, choisis non en raison de leur aspect décoratif et d'origine très diverse, comme dans le splendide jardin botanique de Motu Ovini, mais comme échantillons typiques de la flore tahitienne. Ce qu'il faut planter avant tout, ce sont naturellement des plantes et des arbres connus pour des raisons historiques, tels que l'arbre à pain ou le santal, ou pour leur importance utilitaire ou médicinale dans l'ancienne société, tels que le mûrier (pour fabriquer le tapa), le mati (extraction des teintures), le bancoulier (éclairage), le pia (amidon), etc.
De même que dans les autres musées en plein air, il serait facile de donner une ambiance locale et de mettre en valeur l'architecture et les sculptures en créant un spectacle réduit de son et lumière.
Cependant l'avantage essentiel présenté par un village de ce genre, c'est qu'il permettrait de faire faire par des polynésiens, dans un cadre approprié et authentique, des démonstrations de techniques et d'activités traditionnelles pour les touristes. J'é me contenterai d'en suggérer quelques unes:
 - a) utilisation de tous les anciens outils de pierre;
 - b) fabrication d'une piroque ou d'un umete;
 - c) allumage du feu à l'aide de deux bâtons;

- d) éclairage d'une maison à l'aide des noix du bancoulier;
- e) tressage de nattes, de paniers et de visières;
- f) fabrication d'hameçons de nacre, de modèle arrondi, sans barbe, unique à la Polynésie, et démonstration de son usage;
- g) fabrication du tapa, préparation des teintures et impression à la manière tahitienne, avec des feuilles;
- h) port des vêtements anciens: tiputa, maro, pareu, etc.;
- i) montée d'un cocotier, ouverture d'une noix et extraction du lait;
- j) fabrication de jouets d'enfants, en feuilles;
- k) anciens jeux: combats sur échasses, lancement du javelot sur une cible, tir à l'arc, course de cerfs-volants, etc.

A ceux qui trouveront ces démonstrations faites par des "indigènes professionnels" factices et sans intérêt, je répondrai qu'il faut avant tout penser au public à qui l'on s'adresse. A Hawaii, où des activités semblables ont lieu dans plusieurs "centres culturels", il est prouvé que même celles qui nous semblent les plus simples intéressent toujours les touristes pour la très bonne raison qu'ils ne les ont jamais vues auparavant. La seule chose qui importe réellement c'est qu'elles soient bien faites et sans aucune superchérie.

Il est impossible que des objections s'élèvent pour une raison bien différente: l'alourdissement du budget du musée, occasionné par l'emploi de toute une troupe d'hommes et de femmes pour peupler et animer ce village. Ceci entraînerait évidemment des frais supplémentaires mais le nombre de visiteurs augmenterait aussi et il serait facile de faire payer une entrée supplémentaire à ceux qui visiteraient le village. De toute manière, le nombre nécessaire pour ces démonstrations est minime, disons une demi-douzaine de personnes pour commencer. Plusieurs pourraient très bien être, du reste, d'un certain âge, ne travaillant que des demi-journées. Dans le cas d'hommes jeunes et vigoureux, capables de fabriquer des pirogues, des tiki, et de monter en haut d'un cocotier, ils pourraient aussi faire fonction de gardiens ou de jardiniers, quand leurs démonstrations touristiques seraient terminées. Il va de soi qu'il faudrait en plus de ces simples

exécutants, un dirigeant ou guide possédant une connaissance approfondie de la vieille culture et parlant aussi bien l'anglais que le français, pour donner des explications et répondre aux questions des visiteurs. Finalement, il serait aussi très utile de construire dans cet ensemble une petite scène pour y produire des spectacles typiquement polynésiens: pantomimes, récitations, chants et danses.

Par contre, ce serait assurément une erreur de vouloir installer dans ce village ou dans son voisinage immédiat des magasins ou des stands de vente, même s'il s'agit d'articles destinés spécialement aux touristes, tels que curios, tissus, cartes postales, etc. Les raisons pour lesquelles il vaut mieux exclure toute activité commerciale sont surtout d'ordre pratique et d'équité: il serait tout simplement impossible de trouver de la place pour tous les commerçants qui voudraient s'y installer. D'autre part, s'il reste encore de la place disponible après la construction de tous les bâtiments et structures prévus, il serait infiniment préférable de la réserver en vue d'extensions futures du musée et pour un aquarium et un aviarium.

Ceci n'exclut pas pour autant que les commerçants, artisans et fabricants locaux, pourraient eux aussi profiter largement de la présence d'un musée bien équipé et dirigé par des spécialistes. Car, si on voit trop souvent dans les magasins et les stands de curios de Papeete, des tiki des bols, des armes et des tissus imprimés du plus mauvais goût, tous vaguement inspirés par les mêmes dessins marquisiens, répétés et déformés sans cesse, c'est évidemment parce que leurs auteurs manquent de meilleurs modèles et n'ont jamais eu l'occasion d'admirer les magnifiques spécimens authentiques de sculpture, tapa, bijoux et vanneries, conservés dans les musées d'Europe et d'Amérique. Le musée a d'ailleurs toujours la possibilité, s'il veut aider les artistes locaux, de leur passer commande de copies de pièces authentiques, faites en série, et de les vendre dans un stand placé à l'entrée, comme c'est l'usage dans tous les grands musées du monde.